

## Paumés conscients et théâtres d'échec *et* Il aura suffit d'une enfant

*Dévadé* (1990)

*Va savoir* (1994)

Laurent Laplante

---

Numéro 124, automne 2011

Réjean Ducharme

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65138ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Laplante, L. (2011). Compte rendu de [Paumés conscients et théâtres d'échec *et* Il aura suffit d'une enfant / *Dévadé* (1990) / *Va savoir* (1994)]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (124), 46–48.

# Paumés conscients et théâtres d'échec

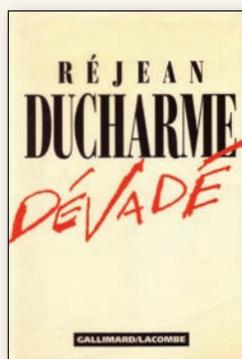
## *Dévadé* (1990)



Par  
**Laurent Laplante\***

Puisqu'ils demandent peu à la vie, les personnages de *Dévadé* ne lui gardent pas rancune de ses parcimonies. Ils sautillent d'expédients en dépannages, rescapent qui les a rescapés, ajustent leurs verdicts sur autrui au gré des attraites sexuels et des services rendus ou attendus, mais on les trouvera plus souvent déterminés et debout qu'à genoux et larmoyants. Seraient-ils donc aveugles au point de ne pas identifier la mouise même quand ils la subissent jour après jour ? Certainement pas. Ils perçoivent leur situation nettement et ne manquent pas de références culturelles pour la décrire. Celle qui détecte une ressemblance entre Bottom – un Lafond de souche rebaptisé à l'américaine – et le Meursault de *L'étranger* est comprise quand elle ose le parallèle. Leur choix de films leur fait honneur : *Straw Dogs* de Sam Peckinpah, *Midnight Cowboy* avec Dustin Hoffman, *Dishonored* avec Marlene Dietrich... Leur quotidien est aéré par les allusions à Goya, à Baudelaire, au Bauhaus, à Mahler, à Benjamin Constant, à Nietzsche, à Leconte de Lisle, à Rubens... Qu'ils croupissent dans d'infects habitats ne leur interdit pas d'ouvrir largement les fenêtres et de trouver partout de quoi tromper leur vide.

À défaut d'être incultes et myopes, seraient-ils abattus, à plat ventre dans la résignation ? Pas davantage. La Patronne ? Elle vit un drame depuis que « son mari, grand chef de cabinet stressé par la Crise d'octobre, s'est mis en marche arrière pour avancer, lui broyant les genoux entre le pare-chocs et le fond du garage alors qu'elle pressait le battant mal verrouillé de la malle », mais elle a juré de traverser sa cuisine debout et sans aide d'ici peu. Bottom, que la Patronne utilise à toutes les sauces et qui tient entre



*Dévadé*, Gallimard/Lacombe, 1990.

autres le rôle de lady Chatterley's Laveur, brandit quand même en gloires personnelles ses soifs de femmes et de bière. Quand Lucie, lumière et amour de son enfance, a accepté d'épouser un autre homme, sa réaction a été brutale : « J'ai pris le cric dans notre bagnole et j'ai été massacrer la limousine enrubannée ».

À 30 ans, le volcan Bottom n'a pas encore dompté ses éruptions. Quant à Juba, Bottom l'aime au point d'attendre dans la fièvre l'appel téléphonique qu'elle lui consent chaque soir, souvent pour lui parler d'un autre homme. C'est « le tchou tchou donzeur ». « Elle est tombée bas, mais elle descend de la Cahina d'Ouarzazate, qui s'est unie aux Berbères du pacha El Glaoui pour lutter de ses propres mains contre l'invasion musulmane. » Et d'autres, auprès de ces pivots, ragent, combattent, rebondissent. Non, pas plus démissionnaires qu'aveugles.

Ce ne sont pas non plus, surtout pas, des romantiques éthérés. Quand la Patronne entreprend l'héroïque traversée de sa cuisine qui se terminera par une culbute après quatre pas, Bottom sait le bonheur peu durable : « Elle se met à rire. Ça me fait plaisir mais ça me fait peur. C'est trop beau pour que ça dure. Même si ça ne dure que depuis cinq minutes et qu'elle vient de bouder toute une journée sans que je m'inquiète. Comme si on ne pouvait pas se bidonner sans danger mais grincer des dents en toute sécurité. Comme s'il n'y avait de confort que dans le malheur ». Leur destin, ils le savent, est de survivre sans illusion dans leur impasse, d'imiter Sisyphe même s'ils ne roulent qu'un tout petit rocher. Ils admettraient que Camus a raison d'« imaginer Sisyphe heureux », mais ils insisteraient encore plus que lui pour que le bonheur doive tout à la lucidité et rien à l'espoir. « [...] elle veut absolument savoir en quoi j'aimerais

me réincarner... En vieux dégoûtant. Comme tout le monde. Pour bien expier. Mais je garde ça pour moi. » Bottom est paumé, mais il ne croit pas qu'il puisse en être autrement : « [...] la beauté du devoir de n'appartenir qu'à ce qui me grandit me retient moins que le danger de me faire piéger, de m'offrir un luxe dont je ne pourrai plus me passer et que je ne pourrai plus me payer. Je tiens à l'habitude que j'ai de ma pauvreté... » Telle autre, que croise Bottom, attend si peu de l'existence qu'elle ressent le besoin non pas d'amis, « mais de personnages dans son théâtre d'échec ». Bottom convient tout au plus que la chance peut parfois remplacer l'inexistante justice : « Ce qui nous tient c'est l'espoir de nous sauver, nous évader, profiter du désordre, de la confusion, de la catastrophe pour échapper à la justice justement... » La seule consolation, si c'en est une, c'est que les paumés, peut-être tous les humains, se sentent et se savent « du même bord ».

L'inimitable écriture de Ducharme insère constamment l'humour dans la faillite. L'autodérision, à ne pas confondre avec le misérabilisme larmoyant, exorcise le tragique tout en le gardant présent.

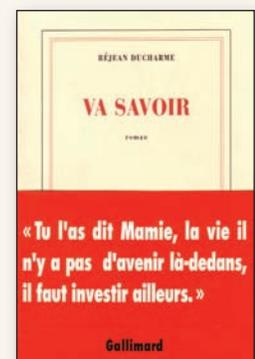
Prendre du recul grâce à l'humour, c'est défier et peut-être assourdir la douleur. Le banal, dans son humilité, s'emplit alors d'une tendresse que l'écriture répercute : « Il n'y avait que ses pieds dans les bottes fourrées. Tout engourdis par le sommeil des trop petits, tout sagement rangés par ordre de grandeur, et comme blessés par leurs masques limés, vernis, plantés dans la peau, ses orteils m'ont sauté aux yeux. J'ai vu rose. Elle m'a pris sur le fait. Elle m'a laissé faire ». Puis la pensée profonde jaillit au détour d'un paragraphe et se permet de fulgurants raccourcis. « J'ai vieilli vingt ans plus vite que moi », reconnaît Bottom ; « On a hâte de recommencer à vivre comme si c'était à notre portée » ; « Ma propre vie, que je ne lui conte pas, parce que ce qu'on dit on le dépense, a duré six mois... » Pourtant, aucune distance ne se creuse entre le quotidien qui bat dans la simplicité des détails et ces sentences verticales et concluantes. Ce qui tient lieu de vie se déroule jour après jour dans l'ignorance de ce que préféreraient les humains, puis, le verdict tombe, désenchanté et pourtant lourd de tout ce qui vient d'être vécu et narré.

Telle est la fraternité des paumés. **NB**

## Il aura suffi d'une enfant *Va savoir* (1994)

Par  
**Laurent Laplante\***

*Va savoir*, Gallimard, 1994.



La vie, déjà blafarde, ensevelit Rémi sous de nouvelles et stériles exigences. Sa compagne Mamie, après avoir planifié une implantation au creux de la nature, s'embarque dans un nébuleux périple avec l'équivoque Raïa et laisse Rémi aux prises avec le chantier. Autour du mâle esseulé, quelques femmes aux traits éloquents, un joueur de billard et, surtout, une enfant, Fanie. Une amitié se noue entre Rémi et Fanie sous l'œil complice et moqueur du chien Dali. À mesure que se confirmera le non-retour de Mamie, c'est autour de Fanie que gravitera l'existence exsangue de Rémi.

Au départ, Fanie et le chantier se disputent Rémi. L'enfant bourdonne, questionne, distrait le rénovateur. « Il faut mettre un holà. Elle me bouffe une heure sur deux, elle me rend complètement gâteux, et j'adore ça, ça ne peut plus durer comme ça. » Rémi

peut d'autant moins s'abandonner qu'il affronte les difficultés de Peter Mayle (*Une année en Provence*, Nil, 1994) : gonflements des coûts, ouvriers à éclipses, étanchéités poreuses, etc. Il court de la petite enjôleuse au magasin général et à la banque. À la schizophrénie succède bientôt la capitulation sans conditions : Rémi devient le fervent chercheur de Fanie. Il lui présente les plantes, les fleurs, les insectes. Il potasse Marie-Victorin pour la mieux renseigner. Il invente des légendes, donne une âme aux arbres, présente l'herbe « écartante » qui trompe sur la route à suivre. Fanie n'a pourtant rien d'une idole irréprochable. À ses heures de sauvagerie, elle dialogue avec une compagne imaginaire à qui elle impute ses malpropretés. Elle impose ses lubies à l'entourage, ►

J'ai mal tourné. À dix-huit ans, je rêvais d'être un poids mort, un fardeau, petit peut-être mais qui y tient, de tous ses dérisoires moyens, sans jamais les perdre, comme il y en tant, amers et timorés, rongés jusqu'au trognon.

*Dévadé*, p. 153.

Tout d'un coup, pivotant sur son barreau, elle s'abandonne à moi pour que je la porte en bas. C'est du nouveau. Comme une faveur... Je n'ai jamais vu ça, elle n'a pas de poids. Comme s'il n'y avait rien sous les plumes. Rien qu'une joie. Fragile.

*Va savoir*, p. 16.

boude, campe sur des opinions farfelues, autrement dit se comporte en fillette normale. Et adorable. Rémi, fier de son asservissement, aide Fanie à financer sa passion de la gomme à mâcher : avec elle, il ramasse les bouteilles vides que l'enfant troque contre autant de petits castors (pièces de cinq sous). « Gros lundi de beau dimanche. On a fracassé notre record et franchi le seuil commercial de la douzaine, avec treize bouteilles. On en a trouvé six d'un coup dans leur caisse, au milieu du pont de béton, y compris une pleine. [...] Pour économiser, Fanie a réduit la tentation de consommer en achetant sa gomme à coups de petits écrins à deux seules pastilles, et elle suce à fond le sucre avant de les mouliner. »

Malgré la dévotion absorbante de Rémi à Fanie, Mamie ne se laisse pas oublier. Où est-elle ? En Grèce ? À Tripoli ? Elle écrit si peu. A-t-elle cédé aux roucoulements de Raïa ? S'est-elle laissée ronger par son sentiment d'indignité ? Rémi s'interroge : « Elle a fait une double fausse couche. Elle avait développé une tumeur. Elle en est sortie, mais avec la phobie d'être pourrie ». L'acharnement qu'investit Rémi dans son chantier trouvera-t-il sa récompense ? « Elle m'a jeté ici. Elle m'a fait retaper cette baraque en me laissant rêver que c'était pour elle. Elle faisait d'une pierre deux coups. Elle me donnait de quoi absorber le choc et de quoi me ressouder. Elle m'occupait et me sauvait d'elle. »

Pour Rémi, il y aura mieux et pire. Secouée et reconnaissante, la famille de Fanie s'émerveille de la mue de la jeune fille. « C'était une enfant complètement repliée sur elle-même. Elle ne s'intéressait à rien. Elle allait se cacher dans un coin et se parlait toute seule. Je ne sais pas ce que tu lui fais qu'on ne sait pas faire, mais tu l'as transformée. Tu l'as fait venir au monde, où elle n'avait pas l'air de vouloir entrer. On est venus te dire, à toute fin utile, qu'on l'apprécie. » Du coup, Rémi est invité, presque obligé, à devenir précepteur. Il se révèle un pédagogue doué, même si un créationniste trouverait à critiquer : « Au commencement, Fiamfiam Boumboum créa le ciel et la terre. C'était bien mais la terre était nue et le ciel

était noir. Fiamfiam Boumboum dit : Que la lumière soit. Et la lumière fut ». Fanie apprend les lettres de son nom en les voyant peintes par Rémi sur le canot qui les met tous deux en contact avec la nature. « Je lui apprends à tracer une croix sur son cœur et cracher pour solenniser la parole donnée. Ça lui plaît comme truc. Elle remet ça quatre ou cinq fois en se raclant le gorgoton pour produire une masse de salive à la mesure de son enthousiasme ambigu. » Tout irait bien si la vie n'était pas la vie. Mais Rémi doit s'éloigner, par besoin d'un gagne-pain, et Fanie déperit. Rémi aussi, mais l'adulte a des recours qui font défaut à l'enfant. « Avec Fanie au soleil, ça peut toujours aller. Mais j'ai l'air de quoi tout seul avec mon chien sous la pluie à fouiller dans le fossé pour dénicher des bouteilles et remplir mon sac pour elle. »

Axe chaleureux du récit, la relation entre Rémi et Fanie ne prive quand même pas Rémi de rêves, de réminiscences, de pèlerinages. Jina, Vonvon, Mary, Mûla, autant de présences qui surgissent, s'agitent, s'éclipsent pour mieux témoigner du poids charnel de Rémi. Il aime toutes les femmes « en chair et en noce », ne ferme sa porte à aucune, se glorifie si une prostituée verse sur lui une larme émue. Tout se grippe cependant quand lui revient à l'esprit la promesse faite à Fanie et pas encore tenue : d'urgence, il construit la balançoire promise... à même l'entrée principale de la maison !

Ducharme a beaucoup appris de Rémi et, il devra en convenir, du chien Dali. « On trouve de tout quand on regarde bien, quand on se met à traîner les yeux sur le sol comme un chien. Des boulons, des clous, des vis, même un tournevis en étoile que j'ai rangé dans ma boîte à outils. Une pomme où l'on n'a pris qu'une bouchée, une tête de poupée mystérieusement décapitée. Le monde est fou, il jette tout. » Mais ce que le monde néglige et jette, Rémi et Dali l'ont remarqué : ils ont même convaincu Réjean Ducharme d'en faire autant. Car c'est forcément par amour de Fanie et en souvenir des explorations que l'enfant menait avec Dali que Ducharme, présent sous le loup de Roch Plante, a transformé ses cueillettes en *Trophoux* (Lanctôt, 2004). Fanie aurait signé cet album transformant ses découvertes en tableaux. **NB**

---

\*Laurent Laplante, auteur, commentateur et analyste, collabore à *Nuit blanche* depuis la (presque) première heure. Il a publié quelque 25 ouvrages dont *La démocratie, entre utopie et squatteurs* (Multimondes, 2008) et *Par marée descendante* (Multimondes, 2009).